

# LA RAISON DANS L'HISTOIRE

Introduction à la Philosophie de l'Histoire

PAR  
G. W. F. HEGEL

*Traduction nouvelle,  
introduction et notes  
par*

Kostas PAPAIOANNOU

COUVERTURE : Peinture Michel QUAREZ

© Felix MEINER Verlag 1955  
Librairie PLON 1965

*Droits de reproduction et de traduction ré-  
servés pour tous pays, y compris l'U. R. S. S.*

le monde en  
**1018**

plus tard dans l'histoire et ne participa pas à l'histoire antique, car cette histoire se limitait absolument aux régions situées autour de la Méditerranée. Le passage des Alpes par Jules César, la conquête de la Gaule et le contact qui en résulta entre les Germains et l'Empire romain, fait donc époque dans l'histoire du monde, car celle-ci passe désormais les Alpes. L'Asie orientale et la région au-dessus des Alpes sont donc les deux limites extrêmes. L'Orient reste enfoncé dans son unité compacte et n'entre pas dans le mouvement de l'histoire. C'est à l'autre extrême, en Occident, que l'histoire a lieu. Ce qui est au-delà de la Syrie constitue le point de départ de l'histoire du monde, point en lui-même immobile et extérieur au cours de l'histoire. Du côté de l'Occident se situe le point de son déclin, cependant que son centre mouvementé se trouve autour de la Méditerranée. Cette mer est une grande puissance naturelle dont l'influence est décisive : nous ne pourrions nous imaginer le cours de l'histoire si nous ne tenions en elle un élément central de conjonction.

Nous avons déjà signalé les différents aspects géographiques qui doivent être distingués dans l'ensemble constitué par un continent : le haut pays, la plaine fluviale, la région côtière. Ces aspects se retrouvent dans chacune des trois parties de l'ancien monde, mais de telle façon que c'est en fonction d'eux qu'elles se distinguent entre elles. L'Afrique est en général le pays dans lequel prédomine le principe du haut pays, l'indocilité. L'Asie est à coup sûr la partie du monde où se rencontrent les plus grandes oppositions. Ce qui la distingue pourtant est le second principe, celui de la plaine fluviale, avec une culture refermée sur elle-même et qui est restée telle. La totalité consiste dans la réunion des trois principes : c'est ce qui arrive en Europe, le continent de l'Esprit unifié en soi, le continent qui s'est ouvert à l'histoire infinie de la culture, tout en restant compact dans sa substance. Pour l'Amérique il ne resterait plus, comme pur principe, que son inachèvement. Le caractère spirituel de chacune des trois parties du monde est constitué en fonc-

tion de ces différences. Dans l'Afrique proprement dite, l'homme reste arrêté au stade de la conscience sensible d'où son incapacité absolue d'évoluer. Il manifeste physiquement une grande force musculaire qui le rend apte au travail, et témoigne d'un esprit débonnaire, mais, en même temps, d'une féroce insensibilité. L'Asie est le pays du contraste, de la scission, de l'extension, comme l'Afrique est le pays de la concentration. Dans une telle antithèse un des deux moments est la moralité, l'essence rationnelle universelle qui reste cependant compacte et substantielle ; l'autre est l'opposition spirituelle elle-même, l'égoïsme, l'absence de limitation des désirs et l'extension démesurée de la liberté. L'Europe est le pays de l'unité spirituelle, du passage de cette liberté sans mesure à la réalisation particulière, à la maîtrise acquise sur la démesure, à l'élévation du particulier à l'universel, et la rentrée de l'esprit en soi. C'est à Ritter (1) que revient le mérite d'avoir décrit les aspects divers de ces trois continents et de les avoir rendus clairement sensibles. A ses considérations géographiques se trouvent jointes aussi de pénétrantes remarques sur le développement historique postérieur.

#### a) *L'Afrique*

L'Afrique est d'une façon générale le pays replié sur lui-même et qui persiste dans ce caractère principal de concentration sur soi. Elle se compose de trois parties que nous devons rigoureusement distinguer. La diversité de sa constitution géographique est si remarquable que son caractère spirituel lui-même, dans sa diversité, reste lié aux déterminations physiques. L'Afrique est, pour ainsi dire, composée de trois continents qui sont totalement séparés l'un de l'autre et n'ont aucune communication réciproque. L'un se trouve au sud du désert du Sahara : c'est l'Afrique proprement dite, le haut pays qui nous est totalement inconnu, avec d'étroites bandes côtières

au bord de la mer. L'autre, situé au nord du désert, est l'Afrique, pour ainsi dire, européenne, un pays de côtes. Le troisième est le bassin du Nil, la seule vallée d'Afrique, qui se rattache à l'Asie.

L'*Afrique septentrionale* donne sur la Méditerranée et s'étend, vers l'ouest, jusqu'à l'Atlantique. Elle est séparée de l'Afrique méridionale par le grand désert, qui est une mer asséchée, et par le Niger. Le désert sépare davantage que la mer, et la nature des peuples que l'on rencontre sur le Niger manifeste cette séparation de façon particulièrement nette. C'est un territoire qui s'étend jusqu'à l'Égypte ; sa partie septentrionale est barrée par des régions désertiques et des montagnes. Entre les montagnes il y a de larges vallées fertiles qui en font une des plus belles et des plus riches contrées du monde. Là se trouvent le Maroc, Fas (et non pas Fez), Alger, Tunis, Tripoli. On peut dire que toute cette zone n'appartient pas à l'Afrique, mais à l'Espagne avec laquelle elle forme un bassin. Le polygraphe écrivain politique français de Pradt (2) dit, pour cette raison, qu'en Espagne on est déjà en Afrique. Cette partie de l'Afrique est sa partie non autonome, celle qui a toujours été en relation avec l'extérieur. Elle n'a pas été elle-même le théâtre d'événements historiques, mais elle a été toujours dépendante des grands bouleversements extérieurs. Ce fut d'abord une colonie des Phéniciens qui parvinrent à établir à Carthage une puissance indépendante. Elle fut ensuite une colonie des Romains, de l'empire byzantin, des Arabes, des Turcs sous la domination desquels elle se désagrégea en petits États de pirates berbères. C'est un pays qui ne fait que suivre le destin de tout ce qui arrive de grand ailleurs, sans avoir une figure déterminée qui lui soit propre. Tournée, comme l'Asie Mineure, vers l'Europe, cette partie de l'Afrique pourrait et devrait être rattachée à l'Europe, comme du reste ont tout récemment tenté de le faire, avec succès, les Français.

L'*Égypte*, c'est-à-dire le bassin du Nil, qui tire son existence et sa vie de ce fleuve, appartient en revanche

à ces territoires dont nous avons dit qu'ils formaient un centre, qu'ils étaient destinés à devenir les centres de civilisations grandes et autonomes. Sa participation au trafic de la Méditerranée, au début interrompue, fut ensuite développée de façon intense.

L'*Afrique proprement dite* est la partie de ce continent qui en fournit la caractéristique particulière. Ce continent n'est pas intéressant du point de vue de sa propre histoire, mais par le fait que nous voyons l'homme dans un état de barbarie et de sauvagerie qui l'empêche encore de faire partie intégrante de la civilisation. L'Afrique, aussi loin que remonte l'histoire, est restée fermée, sans lien avec le reste du monde ; c'est le pays de l'or, replié sur lui-même, le pays de l'enfance, qui, au-delà du jour de l'histoire consciente, est enveloppé dans la couleur noire de la nuit. S'il en est ainsi fermé, cela tient non seulement à sa nature tropicale, mais essentiellement à sa constitution géographique. Encore aujourd'hui elle demeure inconnue et sans aucun rapport avec l'Europe. L'occupation des côtes n'a pas incité les Européens à avancer vers l'intérieur. Le pays forme un triangle : à l'ouest, c'est la côte atlantique où le golfe de Guinée forme un profond angle rentrant ; à l'est, du Cap de la Bonne Espérance jusqu'au Cap Gardafui, c'est la côte du Grand Océan ; au nord, c'est le désert et le Niger. La partie la plus septentrionale a un autre caractère à cause de sa relation avec les Européens. Le pays dans son ensemble semble être un haut plateau qui ne présente qu'une bande côtière très étroite, habitée seulement en un petit nombre d'endroits. Dès qu'on avance vers l'intérieur, on trouve, presque partout, une ceinture marécageuse. Elle forme le pied d'une ceinture de hautes montagnes, traversée par quelques rares fleuves qui eux-mêmes ne permettent aucune relation avec l'intérieur, car leur percée n'a lieu que peu au-dessous du niveau des montagnes et seulement en des lieux étroits où se forment fréquemment des chutes d'eau non navigables, et des courants qui se croisent avec violence.



La partie septentrionale de l'Afrique proprement dite semble elle aussi fermée par une semblable barrière montagneuse, les Monts de la Lune, au sud du Niger. La zone côtière de l'Afrique a été, depuis des siècles, occupée par les Européens, mais ces derniers n'ont pénétré à l'intérieur que depuis une quinzaine d'années. Dans les contreforts du Cap de Bonne-Espérance, les missionnaires ont récemment franchi les montagnes. A Mozambique, sur la côte orientale, à l'ouest sur le Congo et sur le Loango, et aussi sur le Sénégal qui coule à travers des déserts de sables et des montagnes, et en Gambie, les Européens se sont fixés sur la bande côtière. Mais s'il y a désormais trois siècles ou trois siècles et demi qu'ils la connaissent et qu'ils y ont affermi leur domination sur quelques endroits, pendant toute cette période, ils ne sont aventureux que rarement, en quelques points et pour peu de temps sur ces montagnes, et ils ne s'y sont pas établis. La zone côtière est en partie sablonneuse et peu habitable ; mais plus loin, vers l'intérieur, elle est fertile. Si l'on avance encore vers l'intérieur, on rencontre une bande marécageuse à la végétation luxuriante, qui abrite toute sorte d'animaux féroces et qui dégage une atmosphère pestilentielle, presque empoisonnée. C'est ce qui, comme à Ceylan, a rendu presque impossible toute pénétration. Les Anglais et les Portugais ont souvent envoyé à cet effet des troupes en nombre suffisant, mais dans cette région la plupart des hommes mouraient et les autres étaient toujours mis en déroute. Puisque tant de fleuves coupent les chaînes montagneuses, on pourrait croire que l'accès à ces régions serait possible par la voie fluviale. Mais on a vu pour le Congo, qui est considéré comme une dérivation du Niger, et pour l'Orange, qu'ils ne sont navigables que sur une courte portion et qu'ils sont ensuite barrés par des chutes fréquentes et infranchissables. Étant donné cette configuration naturelle, les Européens n'ont pu acquérir que peu de connaissances sur l'intérieur de l'Afrique. En revanche, des peuples en sont parfois sortis, qui se sont montrés si barbares et

sauvages que toute possibilité de nouer des relations avec eux était exclue. Ces incursions ont lieu de temps en temps, elles constituent les traditions les plus anciennes de cette partie du monde. On rapporte qu'aux xv-xvi siècles, d'horribles hordes, venant de l'intérieur, se sont abattues, en plusieurs endroits très éloignés les uns des autres, sur les habitants plus paisibles des pentes et des régions côtières. Plusieurs nations qu'on rencontre sur la côte ouest semblent être des vestiges de ces invasions. Des hordes de nègres ont pénétré aussi en Abyssinie. Quand leur rage prit fin, elles se sont installées dans la région côtière où elles se sont apaisées ; aujourd'hui elles se montrent douces et industrieuses et rien, à première vue, ne semble indiquer une quelconque barbarie. Cette tempête a-t-elle été provoquée par un mouvement intérieur et lequel ? On ne sait. Ce que l'on a su toutefois de ces hordes c'est le contraste de leur attitude, qui manifestait, dans ces guerres et ces expéditions l'inhumanité la plus irréfléchie et la brutalité la plus répugnante ; mais, leur rage ayant pris fin, elles se montraient, dans le temps calme de paix, douces et bonnes pour les Européens avec lesquels elles avaient fait connaissance. Il en est ainsi des Fullahs, des Mandingues, qui habitent les terrasses montagneuses du Sénégal et de la Gambie.

Dans cette partie principale de l'Afrique, il ne peut y avoir d'histoire proprement dite. Ce qui se produit, c'est une suite d'accidents, de faits surprenants. Il n'existe pas ici un but, un État qui pourrait constituer un objectif. Il n'y a pas une subjectivité, mais seulement une masse de sujets qui se détruisent. Jusqu'ici on n'a guère prêté attention au caractère particulier de ce mode de conscience de soi dans lequel se manifeste l'Esprit. De nombreuses relations sont parvenues des régions les plus diverses, qui semblent pourtant incroyables à la plupart. Elles s'attardent en effet à rapporter des détails épouvantables plutôt qu'à tracer un tableau précis ou à dégager des principes, ce que précisément nous voulons essayer de



faire ici. La littérature qui concerne ce sujet relève d'un genre assez mal défini, et celui qui veut s'occuper des détails doit recourir à ce qui se trouve dans des ouvrages bien connus. La meilleure description d'ensemble de l'Afrique se trouve dans la « Géographie » de Ritter.

Nous allons essayer maintenant de mettre en évidence l'esprit universel, la forme générale du caractère africain, à partir de ce qui en est manifesté dans ses aspects particuliers. Ce caractère est difficile à comprendre, car il diffère complètement de notre monde culturel ; il a en soi quelque chose d'entièrement étranger à notre conscience. Il nous faut oublier toutes les catégories qui sont à la base de notre vie spirituelle, et cesser de subsumer les choses sous ces formes. La difficulté consiste dans le fait que nos représentations sont toujours sournoisement présentes.

D'une façon générale, nous devons dire que, dans l'Afrique intérieure, la conscience n'est pas encore arrivée à l'intuition de quelque chose de solidement objectif, d'une objectivité. Par objectivité solide il faut entendre Dieu, l'éternel, le juste, la nature, les choses naturelles. Dans la mesure où il est en rapport avec une semblable entité bien consistante, l'esprit sait qu'il dépend d'elle, mais, en même temps, dans la mesure où il s'élève vers elle, il sait aussi qu'elle est une valeur. Les Africains, en revanche, ne sont pas encore parvenus à cette reconnaissance de l'universel. Leur nature est le repliement en soi. Ce que nous appelons religion, État, réalité existant en soi et pour soi, valable absolument, tout cela n'existe pas encore pour eux. Les abondantes relations des missionnaires mettent ce fait hors de doute. L'unique voie qui rapproche dans une certaine mesure le nègre de la culture semble être l'Islam ; les Mahométans d'ailleurs connaissent, mieux que les Européens, le moyen de pénétrer dans l'intérieur du pays.

Ce qui caractérise en effet les nègres, c'est précisément que leur conscience n'est pas parvenue à la

contemplation d'une quelconque objectivité solide, comme par exemple Dieu, la loi, à laquelle puisse adhérer la volonté de l'homme, et par laquelle il puisse parvenir à l'intuition de sa propre essence. Dans son unité indifférenciée et concentrée, l'Africain n'en est pas encore arrivé à la distinction entre lui, individu singulier, et son universalité essentielle ; d'où il suit que la connaissance d'un être absolu, qui serait autre que le moi et supérieur à lui, manque absolument. L'homme, en Afrique, c'est l'homme dans son immédiateté. L'homme en tant qu'homme s'oppose à la nature et c'est ainsi qu'il devient homme. Mais, en tant qu'il se distingue seulement de la nature, il n'en est qu'au premier stade, et est dominé par les passions. C'est un homme à l'état brut. Pour tout le temps pendant lequel il nous est donné d'observer l'homme africain, nous le voyons dans l'état de sauvagerie et de barbarie, et aujourd'hui encore il est resté tel. Le nègre représente l'homme naturel dans toute sa barbarie et son absence de discipline. Pour le comprendre, nous devons abandonner toutes nos façons de voir européennes. Nous ne devons penser ni à un Dieu spirituel ni à une loi morale ; nous devons faire abstraction de tout esprit de respect et de moralité, de tout ce qui s'appelle sentiment, si nous voulons saisir sa nature. Tout cela, en effet, manque à l'homme qui en est au stade de l'immédiateté : on ne peut rien trouver dans son caractère qui s'accorde à l'humain. C'est précisément pour cette raison que nous ne pouvons vraiment nous identifier, par le sentiment, à sa nature, de la même façon que nous ne pouvons nous identifier à celle d'un chien, ou à celle d'un Grec qui s'agenouillait devant l'image de Zeus. Ce n'est que par la pensée que nous pouvons parvenir à cette compréhension de sa nature ; nous ne pouvons en effet sentir que ce qui est semblable à nos sentiments.

Dans l'ensemble, nous trouvons ainsi, en Afrique, ce qu'on a appelé l'état d'innocence, l'unité de l'homme avec Dieu et avec la nature. C'est en effet l'état d'inconscience de soi. Mais l'esprit ne doit pas s'arrêter

à ce point, à ce premier état. Ce premier état naturel est un état animal. Le « paradis » est un parc habité par des animaux, dans lequel l'homme vivait lui aussi dans l'état animal et était innocent, ce que précisément l'homme ne doit pas être. L'homme n'est vraiment homme que lorsqu'il connaît le bien et, par suite, son opposé, que lorsqu'il s'est divisé à l'intérieur de lui-même. Il ne peut en effet connaître le bien que lorsqu'il connaît aussi le mal. C'est pourquoi l'état paradisiaque n'est pas un état parfait. Cet état premier de perfection dont parlent les mythes de tous les peuples signifie que son fondement n'était que la détermination abstraite de l'homme. Quant à savoir si elle existait dans la réalité effective, c'est une autre question. On a confondu ici le fondement avec l'existence réelle. Le fondement est en effet le concept de l'esprit, et il a été présumé comme déjà doué d'existence. Pour nous aussi, il est fondement, mais c'est en même temps le but de l'esprit que de produire un tel fondement. Sur le plan de l'existence réelle, il est le dernier degré, mais en tant que fondement, il est le premier. On parle beaucoup de l'intelligence supérieure de l'homme à l'état primitif, qui serait attestée de façon fragmentaire, comme le soutient Schlegel, par la sagesse des anciens Hindous en matière d'astronomie, et ainsi de suite. Mais, en ce qui concerne cette sagesse des Hindous, nous avons déjà remarqué que leurs traditions se sont révélées parfaitement misérables, et que leurs mathématiques ne sont que des fabulations vides.

Nous allons parcourir les moments principaux de l'esprit africain, et nous devons en éclairer certains aspects particuliers qui jettent de la lumière sur son essence. Mais ce qui nous occupera en propre sera seulement la représentation générale du sujet. Tour-nous-nous donc, avant toute chose, vers la *religion* de l'Africain. Selon nos idées, le fait proprement religieux c'est que l'homme reconnaisse un être suprême, qui est en soi et pour soi, totalement objectif, absolue essence déterminante, pouvoir supérieur par rapport

auquel l'homme est quelque chose de plus faible et de plus bas. Cet être peut être représenté comme esprit, ou comme force naturelle qui gouverne la nature, bien que ce ne soit pas sa forme véritable. Il peut aussi avoir dominé la vision imaginative, si bien que les hommes ont adoré la lune, le soleil, les fleuves. Avec leur imagination ils ont donné une âme à ces formes, mais elles ont été pour eux, quoi qu'il en soit, des réalités douées d'une potentialité tout à fait autonome. La religion commence avec la conscience de l'existence de quelque chose qui soit supérieur à l'homme. Cette forme d'expérience n'existe pas chez les nègres. Le caractère de l'Africain manifeste seulement l'antithèse initiale entre l'homme et la nature. Voici comment il se représente la situation : il y a lui et la nature, et ils sont opposés l'un à l'autre, mais c'est lui qui domine l'élément naturel. Voilà la situation fondamentale, dont nous trouvons chez Hérodote déjà le plus ancien témoignage. Nous pouvons en effet résumer le principe religieux de ces hommes par les mots d'Hérodote : « En Afrique, tous les hommes sont des magiciens » (3). Cela veut dire que l'Africain, comme être spirituel, s'arroge un pouvoir sur la nature, et c'est ce que signifie un tel pouvoir magique. Les relations des missionnaires s'accordent aussi sur ce point. Or, dans la magie, il n'y a pas l'intuition d'un dieu, d'une croyance morale, mais bien au contraire l'homme y est représenté comme la puissance suprême, comme celui qui, avec les forces de la nature, n'a d'autre rapport que celui du commandement. On ne parle donc pas d'une adoration spirituelle de Dieu, ni d'une souveraineté du droit. Dieu tonne et n'est pas reconnu. Pour l'esprit de l'homme, Dieu doit être davantage qu'une chose tonnante, mais chez les nègres il n'en est pas ainsi. Les Africains ne voient que la nature opposée à eux : ils en dépendent, et les forces naturelles sont terribles pour eux. Le fleuve peut les engloutir, le tremblement de terre peut détruire leurs demeures. L'abondance des moissons et des fruits dépend du temps. Ils ont tantôt trop de pluie, tantôt



pas assez, ils ont besoin de la tempête, de la saison des pluies, de sa cessation. La pluie aussi bien que la sécheresse ne doivent pas durer trop longtemps. Mais ces forces naturelles, et aussi le soleil, la lune, les arbres, les animaux, sont bien pour eux des forces, mais des forces qui n'ont pas derrière elles une loi éternelle, une providence, et par conséquent ne constituent pas une force naturelle solide et universelle. L'Africain se rend compte qu'elles le dominent, mais pour lui ce sont des forces dont l'homme peut, d'une manière ou d'une autre, se rendre maître. Il domine ces puissances naturelles. Il ne faut pas penser ici à une adoration de Dieu ni à la reconnaissance d'un esprit universel opposé à celui de l'individu. L'homme ne connaît que lui-même, et lui-même comme opposé à la nature : c'est à cela que se réduit la rationalité chez ces peuples. Ils reconnaissent la force de la nature et cherchent à la dominer. C'est ainsi qu'ils croient que l'homme ne meurt jamais naturellement, mais que c'est la volonté d'un ennemi qui le tue par un pouvoir magique ; pour empêcher cela, comme contre toute force naturelle, ils se servent à leur tour de la magie.

Tout individu n'a pas ce pouvoir magique qui, au contraire, est concentré dans des personnes singulières. Ce sont elles qui commandent aux éléments, et cela précisément a le nom de magie. Beaucoup d'hommes se consacrent exclusivement à ordonner, à prédire et à effectuer ce qui est utile aux individus ou aux peuples. Les rois ont des ministres et des prêtres, parfois organisés en une hiérarchie complète, qui ont officiellement pour fonction de faire des sortilèges, de commander aux forces naturelles et de faire la pluie et le beau temps. Lorsque leurs commandements ont manqué trop longtemps d'efficacité, ces faiseurs de sortilèges sont bâtonnés. Chaque pays possède, de cette façon, ses propres sorciers qui se livrent à des cérémonies spéciales accompagnées de toutes sortes de mouvements de danses, de bruits, de cris, et qui édictent leurs ordonnances au milieu de tout ce vacarme. Si l'armée est en guerre et que surviennent les ouragans, qui

sont si épouvantables, les sorciers doivent s'acquitter de leur tâche, menacer les nuages, leur adresser des ordres, afin de les apaiser. De la même façon, en période de sécheresse, ils doivent faire pleuvoir. Pour ce faire ils n'invoquent pas Dieu. Le pouvoir vers lequel se tournent ces hommes n'est pas un pouvoir supérieur, puisqu'ils croient produire eux-mêmes ces effets. Pour se préparer, ils se mettent dans un état d'enthousiasme extraordinaire. Avec des chants et des danses furieuses, en mangeant des racines et en buvant des liquides enivrants, ils se mettent dans un état de transe extrême et profèrent alors leurs commandements. Quand ces ordres restent longtemps infructueux, ils désignent parmi les assistants, qui peuvent être leurs parents les plus chers, ceux qui doivent être massacrés, et les autres les dévorent. En bref, l'homme se considère comme l'entité suprême qui a le pouvoir de commander. Souvent le prêtre passe plusieurs jours en proie à un état dans lequel il est livré à la folie, tue des hommes, boit leur sang et le fait boire aux assistants. Ainsi quelques hommes seulement ont, en fait, le pouvoir sur la nature, et eux-mêmes ne l'ont que lorsqu'ils s'élèvent au-dessus d'eux-mêmes en un état d'horrible exaltation. Tout cela se rencontre chez les peuples africains sans distinction, chaque peuple ayant en sus, sur cette base commune, ses institutions particulières. Le missionnaire Cavazzi (4) par exemple, rapporte différentes histoires du même genre à propos des nègres. Chez les Draks ou Dschaks, il y avait des prêtres, appelés Khitomes, qui avaient la réputation de protéger, au moyen d'amulettes, les hommes contre les animaux et contre l'eau.

Le second moment de leur religion consiste dans le fait qu'ils font de leur pouvoir un objet de représentation extérieur à leur conscience et lui donnent une figure. Ils élèvent à la dignité de génie toute chose qu'ils imaginent avoir de la puissance sur eux, animaux, arbres, pierres, figurines de bois. Les individus se procurent de semblables objets en se les faisant donner par les prêtres. C'est en cela que consiste le *fétiche*, mot



employé par les Portugais et qui dérive de « feitizo », magie. Dans le fétiche il semble que se manifeste une autonomie objective en face du libre vouloir de l'individu. Mais, attendu que cette objectivité n'est rien d'autre que le même arbitraire individuel parvenant à la contemplation de lui-même, ce libre vouloir reste maître de son image. Ce qu'ils se représentent comme leur pouvoir n'est pas, ainsi, quelque chose d'objectif, de solide en soi-même, de différent d'eux. Le fétiche reste en leur pouvoir, et ils le répudient s'il n'agit pas selon leur volonté. Ils élèvent alors un autre fétiche au rang de puissance supérieure et ils s'imaginent qu'il s'agit d'une force qui dépasse la leur, mais ils la maintiennent d'autre part en leur pouvoir pour la même raison. S'il arrive, en effet, quelque chose de désagréable que le fétiche n'a pas su empêcher, si les réponses se révèlent fausses et tombent dans le discrédit, si la pluie vient à manquer et si la récolte est mauvaise, ils l'attachent et le bâtonnent, ou même ils le détruisent et l'éliminent, et en même temps en créent un autre. Cela veut dire que leur dieu reste en leur pouvoir. Ils le créent et le déposent à plaisir, ils ne s'élèvent pas, par conséquent, au delà du libre vouloir. Un tel fétiche n'a ni l'autonomie religieuse ni, encore moins, l'autonomie artistique. Il reste une pure créature qui exprime l'arbitraire du créateur et qui demeure toujours entre ses mains. En un mot il n'y a aucun rapport de dépendance dans cette religion. La même chose arrive à propos des esprits des morts auxquels ils attribuent, comme aux sorciers, un pouvoir de médiation. Dans ce cas aussi, il s'agit d'hommes, mais le moment supérieur est constitué par le fait qu'ils sont des hommes qui ont été dépouillés de leur immédiateté. De là dérive le *culte des morts*, dans lequel les ancêtres défunts sont considérés comme une force dirigée contre les vivants. Les individus se tournent vers eux comme vers des fétiches, leur font des sacrifices, les évoquent par des incantations ; mais quand cela n'a pas réussi, ils punissent le défunt lui-même, en

jettent les ossements et le déshonorent. D'autre part, ils ont l'idée que les morts se vengent quand leurs besoins ne sont pas satisfaits, et ils leur attribuent tout spécialement les malheurs qui les touchent. Nous avons déjà rappelé l'opinion du nègre selon laquelle ce n'est pas la nature ou un processus naturel qui rend malade ou fait mourir l'homme. Selon sa croyance, tout cela dérive du pouvoir exercé par un sorcier ou un ennemi, ou de la vengeance voulue par un mort. C'est la croyance aveugle dans la sorcellerie, qui a été terriblement dominante aussi en Europe. Or cette magie est combattue par des magiciens plus puissants. Il arrive que le préposé au fétiche ne soit pas disposé à le faire agir, alors on le bâtonne et on l'oblige à se livrer à ses incantations. Une des principales incantations des Khitomes consiste à apaiser les morts, ou à les contraindre, au moyen des plus horribles atrocités. Par ordre des morts, qui s'incarnent dans les prêtres, des sacrifices humains ont lieu. L'élément objectif reste, ainsi, toujours soumis à l'arbitraire. Le pouvoir des morts sur les vivants est reconnu, mais non respecté, puisque les nègres donnent des ordres à leurs morts et les ensorcellent. De cette façon l'élément substantiel reste toujours au pouvoir du sujet. Voilà la religion des Africains, elle ne va pas plus loin.

Il y a en elle, certes, la domination de l'homme sur la nature, mais sous le mode de l'arbitraire. C'est la volonté contingente de l'homme qui s'élève au-dessus du moment naturel qu'elle considère comme un moyen, auquel elle ne fait pas l'honneur de le traiter de façon appropriée à son essence, mais au contraire donne des ordres. Tout cela contient toutefois un principe plus juste que celui qui est impliqué dans le culte de la nature, que l'on considère souvent comme une forme de la piété, dans la mesure où on dit que les phénomènes naturels sont l'œuvre de Dieu, en laissant entendre que l'œuvre humaine, l'œuvre de la Raison, n'est pas divine elle aussi. Le degré de conscience de la nature auquel les nègres sont parvenus, n'est pas,

en effet, la conscience de son objectivité, et encore moins la conscience de Dieu comme Esprit, c'est-à-dire comme quelque chose qui est en soi et pour soi supérieur à la nature. D'autre part, il ne s'agit pas non plus de l'intelligence qui réduit la nature à l'état de moyen, qui, par exemple, navigue sur la mer, et en un mot se rend maîtresse de la nature. Le pouvoir du nègre sur la nature est seulement une force de l'imagination, une domination imaginaire.

En ce qui concerne les rapports humains, il résulte comme second moment, du fait que l'homme est considéré comme réalité suprême, qu'il n'a aucun respect, ni pour lui-même, ni pour les autres. Cela impliquerait en effet une valeur supérieure, absolue, que l'homme recèlerait en lui-même. L'homme n'atteint une position qui lui assure le véritable respect qu'avec la conscience d'un être supérieur. Si, en effet, le libre vouloir est l'absolu, s'il est l'unique objectivité solide qui se présente à l'intuition, l'Esprit, quand il en reste à ce degré, ne peut avoir aucune idée d'universalité. Pour cette raison, il n'existe pas, chez les Africains, ce qu'on appelle l'immortalité de l'âme. Ils connaissent, eux aussi, ceux que nous appelons chez nous des spectres mais il ne s'agit pas vraiment de l'immortalité qui implique que l'homme soit en soi et pour soi une réalité spirituelle, immuable, éternelle. Les nègres ont, à cause de cela, un mépris total pour l'homme, et c'est ce mépris, qui, du point de vue juridique et éthique, constitue leur principale caractéristique. La dévalorisation de l'homme est poussée jusqu'à un point incroyable. L'ordre existant peut être jugé comme une tyrannie, mais cette tyrannie n'est ni considérée ni ressentie comme une injustice. A cela est lié le fait que l'usage de manger de la chair humaine est admis comme un usage licite et partout répandu. Il en est ainsi chez les Ashanti, plus bas sur le cours du Congo, et dans la partie orientale du pays. Cet usage se présente immédiatement comme quelque chose de sauvage et d'abominable qui doit répugner à l'instinct. Mais chez l'homme on ne peut parler d'instinct : celui-

ci est toujours en corrélation avec le caractère de l'esprit. Il suffit que l'homme ait un peu progressé dans sa conscience pour qu'il ait du respect pour l'homme en tant que tel. Abstraitemment, on peut dire : la viande, c'est de la viande, tout est une question de goût. Mais on pense que cette viande est de la chair humaine, la même que celle du corps qui a une telle pensée. Le corps humain est un corps animal, mais il est essentiellement corps d'un être pensant ; il est lié à la vie de l'âme. Chez les nègres rien de tel ne se produit. Le fait de dévorer des hommes correspond au principe africain. Pour la matérialité [*Sinnlichkeit*] du nègre, la chair humaine est seulement quelque chose de sensible, de la viande et rien d'autre. Cette chair, du reste, n'est pas exclusivement employée comme nourriture. A l'occasion de fêtes, en effet, des centaines de prisonniers sont torturés et décapités, et leurs corps sont rendus à ceux qui les avaient faits prisonniers et qui en font ensuite la distribution. Dans certains endroits, on a vu de la chair humaine exposée sur des marchés. A la mort d'un individu riche, des centaines d'hommes sont tout bonnement massacrés et dévorés. Les prisonniers sont assassinés et taillés en pièces, et la règle veut que le vainqueur mange le cœur de son ennemi tué. Dans les incantations, il arrive souvent que le sorcier tue le premier venu et le donne en pâture à la foule.

Une telle dévalorisation de l'homme explique que l'esclavage soit, en Afrique, le rapport de base du droit. L'unique rapport essentiel que les nègres ont eu, et ont encore, avec les Européens, est celui de l'esclavage. Les nègres n'y voient rien de blâmable, et ils traitent en ennemis les Anglais qui ont pourtant fait plus que tous les autres peuples en faveur de l'abolition du commerce des esclaves et de l'esclavage. Pour les rois, en effet, il est d'importance primordiale de vendre leurs ennemis prisonniers ou même leurs propres sujets, et en ce sens l'esclavage a contribué à éveiller un plus grand sens de l'humanité chez les nègres. Ils sont réduits en esclavage par les Européens



et vendus en Amérique, et pourtant leur sort dans leur propre pays est presque pire, dans la mesure où ils y sont soumis à un esclavage aussi absolu. L'esclavage suppose en effet, de façon générale, que l'homme n'a pas encore la conscience de sa liberté, et qu'il tombe ainsi au niveau d'une chose, d'un objet sans valeur. Dans tous les royaumes africains connus des Européens, l'esclavage est une institution indigène et domine naturellement. Mais la distinction entre maîtres et esclaves est fondée seulement sur l'arbitraire. La leçon que nous pouvons tirer de l'état d'esclavage qui existe chez les nègres, leçon qui constitue le seul aspect intéressant de la question est celle que nous connaissons déjà pour l'avoir déduite de l'idée, à savoir que l'état de nature est, par lui-même, l'état de l'injustice absolue et complète. De la même façon, tous les degrés intermédiaires entre cet état et la réalité de l'Etat rationnel comportent encore des éléments d'injustice. C'est pourquoi nous trouvons encore l'esclavage dans l'Etat grec et dans l'Etat romain, et que le servage s'est perpétré jusqu'à l'époque plus récente. Mais dans la mesure où il prend place à l'intérieur de l'Etat, l'esclavage est en lui-même un moment du progrès par rapport à la pure existence isolée et sensible, un moment de l'éducation, une sorte de participation à une vie éthique et culturelle supérieure. L'esclavage est une injustice en soi et pour soi, parce que l'essence de l'homme est la liberté. Mais pour arriver à la liberté, l'homme doit acquérir d'abord la maturité nécessaire. L'élimination graduelle de l'esclavage est, pour cette raison, plus opportune et plus juste que son abolition brutale.

L'esclavage ne doit pas exister, car il est en soi et pour soi injuste selon le concept de la chose. Mais le « doit » exprime quelque chose de subjectif, il est, comme tel, non historique. Ce qui manque encore au « doit », c'est la substantiabilité éthique d'un Etat. L'esclavage n'existe pas dans les Etats rationnels, mais, avant l'apparition de tels Etats, l'idée vraie

ne peut exister sous certains aspects, que comme un pur devoir être ; dans ce cas, l'esclavage est encore nécessaire. C'est un moment de passage à un degré supérieur. On ne peut prétendre de façon absolue que l'homme, par le seul fait qu'il est un homme, soit considéré comme essentiellement libre. Il n'en était rien chez les Grecs et les Romains eux-mêmes. L'Athénien n'était libre qu'en tant que citoyen d'Athènes et ainsi de suite. Notre idée générale, c'est que l'homme est libre en tant qu'homme ; mais autrement il n'a de valeur que sous quelque aspect particulier : époux, parents, voisins, concitoyens, n'ont de valeur que l'un pour l'autre. Chez les nègres, cela ne se produit qu'à un faible degré. Les sentiments éthiques, entre eux, sont d'une extrême faiblesse, ou, pour mieux dire, n'existent pas du tout. Le premier rapport éthique, celui de la famille, est absolument indifférent aux nègres. Les hommes vendent leurs femmes, les parents vendent leurs enfants, et inversement, selon le rapport réciproque de puissance qui existe dans chaque cas. La violence de l'esclavage fait disparaître tous les liens de respect moral que nous avons réciproquement, et il ne vient pas à l'esprit des nègres d'exiger les uns des autres ce que nous pouvons exiger chez nous. Ils ne se préoccupent pas de leurs parents malades, si l'on excepte le fait que parfois ils vont prendre conseil des sorciers. Les sentiments humains, comme ceux de l'amour et d'autres sentiments semblables, impliquent une conscience de soi qui n'est plus seulement conscience de la personne singulière. Ainsi, dans la mesure où j'aime quelqu'un, je suis conscient de moi dans l'autre ; comme dit Goethe, j'ai un cœur vaste (4). C'est un élargissement de moi-même. La polygamie des noirs a souvent pour fin la génération d'un grand nombre d'enfants qui pourront tous être vendus comme esclaves. Ils ne ressentent absolument pas l'injustice du procédé. Cette triste situation prend chez eux des proportions énormes. Le roi du Dahomey a 3333 femmes ; tout homme riche en a plusieurs avec de nombreux enfants

qui lui rapportent de l'argent. Des missionnaires (5) racontent qu'un nègre se rendit à l'église des Franciscains et se mit à se lamenter affreusement en disant qu'il était désormais dans la misère, car il avait déjà vendu tous ses parents, même son père et sa mère.

Dans le mépris des nègres pour l'homme, ce qui est caractéristique, ce n'est pas tant le mépris pour la mort que le manque de respect pour la vie. La vie a aussi peu de valeur que n'en a l'homme. Elle n'a, en effet, de valeur que dans la mesure où il y a dans l'homme, quelque chose d'une valeur supérieure. Le mépris du nègre pour la vie n'est pas un dégoût de vivre, il n'est pas le résultat d'une satiété accidentelle, c'est la vie en général qui n'a pas de valeur pour lui. Le nègre se suicide souvent, quand il est blessé dans son honneur ou quand le roi l'a puni. S'il ne se tuait pas, on le tiendrait pour vil. Il ne pense pas à la conservation de la vie, et même pas à la mort. Il faut pourtant attribuer à ce mépris pour la vie le grand courage, soutenu par une énorme force physique, des nègres, qui se font tuer par milliers quand ils guerroyent contre les Européens. Dans la guerre des Ashanti contre les Anglais, les nègres se précipitèrent sur les bouches des canons et ne reculèrent pas, bien qu'il en tombât cinquante à la fois. Car la vie n'a de valeur que là où les fins qu'elle vise ont de la dignité.

Si nous nous mettons maintenant à examiner les traits principaux de la *constitution*, il résulte en propre de la nature des choses qu'il ne peut y avoir vraiment de constitution en Afrique. La forme de gouvernement doit être essentiellement la forme patriarcale. Ce stade de l'évolution a pour caractéristique l'arbitraire déterminé par les sens, l'énergie de la volonté sensible. Et, lorsque l'arbitraire prédomine, les rapports éthiques en sont encore à un stade tout à fait rudimentaire, car ils ont un contenu essentiellement universel et ils ne considèrent pas la conscience comme existante et valable pour soi dans sa singularité, mais au contraire ils ne reconnaissent sa valeur que dans son universalité intérieure, et cela sous des formes diverses,

juridique, religieuse ou morale. Là où cet universel est faible ou lointain, la structure politique peut néanmoins être caractérisée de façon que des lois libres et rationnelles gouvernent l'Etat. Ainsi, comme nous l'avons vu, l'éthique familiale est peu vigoureuse. Quant au mariage et à l'organisation domestique, c'est la polygamie qui prédomine, ce qui détermine l'indifférence réciproque entre parents, entre parents et enfants, et entre enfants mêmes. Ce qui manque ainsi, c'est, d'une manière générale, un lien qui limiterait l'arbitraire. Dans de telles conditions, cette plus vaste association d'individus que nous appelons Etat ne peut se former, car elle est fondée sur l'universalité rationnelle qui est une loi de la liberté. Une force extérieure est nécessaire pour maintenir ensemble les volontés arbitraires. Par lui-même, en effet, l'arbitraire n'a rien qui pousse les hommes à s'accorder, car il consiste avant tout, pour l'homme, à faire prévaloir sa volonté particulière. C'est alors que se produit le régime du *despotisme*, dans lequel la force extérieure elle-même est arbitraire, parce qu'il n'existe pas d'esprit rationnel commun dont le gouvernement pourrait être le représentant et le réalisateur. Un maître commande, car la grossièreté sensible ne peut être domptée que par une force despotique. Le despotisme s'impose parce qu'il dompte le libre vouloir qui peut avoir en soi de l'orgueil, mais non de la valeur. Pour cette raison, le libre vouloir du despote est respectable du point de vue formel, car il rend possible la vie en commun, de façon générale, et représente par là un principe supérieur à celui du libre vouloir particulier. Le libre vouloir doit en effet avoir un motif de cohésion, et, que la volonté soit sensible ou réfléchie, cet élément de cohésion ne peut être que la force extérieure. Quand le libre vouloir trouve devant lui quelque chose de supérieur et se sent impuissant, il s'agenouille ; mais s'il acquiert le pouvoir, il devient orgueilleux à l'égard de ce qu'il adorait un instant auparavant. Il existe nécessairement, en conséquence, de nombreuses variantes



dans les manières dont se manifeste l'arbitraire. Là où précisément nous voyons dominer le plus sauvagement le despotisme, nous voyons aussi qu'il exclut le libre vouloir en retournant contre lui sa propre force. A côté du roi, dans les États nègres, on trouve toujours le bourreau, dont la fonction est extrêmement importante, car il sert au roi pour se débarrasser des suspects, et aux notables pour tuer le roi quand ils en ont envie. Les sujets, en effet, qui sont des hommes également violents, limitent, à leur tour, l'autorité du maître. Des compromis sont passés, et, dans l'ensemble, les despotes doivent faire des concessions au libre vouloir des puissants. Le despotisme prend alors la forme dans laquelle il y a au sommet de la hiérarchie un chef, que nous pouvons appeler roi, mais qui a au-dessous de lui des grands, des chefs, des généraux, qu'il doit consulter en toute occasion et sans l'assentiment desquels il ne peut, en particulier, entreprendre des guerres, conclure des traités de paix, imposer des tributs. Il en est ainsi chez les Ashanti, où le roi a comme vassaux de nombreux princes qui paient tribut. Les Anglais eux-mêmes lui paient un tribut qu'il partage avec ses chefs.

Le despote africain peut, dans cette sphère, exercer une autorité plus ou moins grande, et à l'occasion se débarrasser de tel ou tel chef, par la ruse ou par la violence. Les rois possèdent en outre certains privilèges. Chez les Ashanti le roi hérite de tous les biens laissés par ses sujets. Ailleurs, toutes les jeunes filles appartiennent au roi, et celui qui veut avoir une femme doit lui en acheter une. Mais si les nègres sont mécontents de leur roi, ils le déposent et le tuent. Un royaume encore peu connu, près du Dahomey, et qui a quelque chose comme une histoire propre, est celui du roi de Eyio. Il est situé tout à fait à l'intérieur, là où il n'y a pas seulement de grands déserts arides. Et même, partout où on a pu pénétrer à l'intérieur, on a découvert de grands royaumes. Or, en des temps plus reculés, racontent les Portugais, deux cent mille hommes environ prirent part à une

guerre. Le roi de Eyio lui-même possède deux cent mille cavaliers. Comme chez les Ashanti, il est entouré de grands qui ne sont pas inconditionnellement soumis à son libre vouloir. Quand il ne gouverne pas bien, ils lui envoient une ambassade qui lui remet trois ceufs de perroquet. Les envoyés lui tiennent ensuite un discours : ils le remercient de la peine qu'il prend pour les gouverner justement et ajoutent que, pourtant, ses efforts doivent l'avoir trop fatigué et qu'il doit avoir certainement besoin de sommeil pour se reposer. Le roi les remercie pour leurs bons conseils, reconnaît leur bienveillance, et se retire dans la pièce contiguë. Là, pourtant, il ne se met pas à dormir, mais il se fait étrangler par ses femmes. De façon analogue, il y a vingt ans, a été déposé un roi des Ashanti que les cajoleries de sa femme avaient poussé à rester dans le royaume de son beau-père. Les grands l'invitèrent à revenir pour la fête annuelle, mais, comme il n'était pas revenu, ils nommèrent roi son frère.

Ainsi ce despotisme lui-même, n'est pas complètement aveugle. Les peuples ne sont pas seulement esclaves, ils font aussi valoir leur volonté. En Afrique orientale, Bruce (6) a traversé un État dans lequel le premier ministre est le bourreau, et qui ne peut, cependant, couper la tête à d'autres qu'au roi. Jour et nuit l'épée est ainsi suspendue sur la tête du despote. D'autre part le despote a un pouvoir absolu sur la vie de ses sujets. Là où la vie n'a pas de valeur, elle est gaspillée sans garde. Les peuples se combattent dans des batailles sanglantes qui durent souvent jusqu'à huit jours sans interruption et dans lesquelles périssent des centaines de milliers d'individus. Le résultat décisif est déterminé, d'habitude, par un événement accidentel. Alors, les vainqueurs massacrent tous ceux qu'ils peuvent rattraper. De nombreux princes, du reste, ont pour bourreau leur premier ministre. Dans tous les États nègres, dont beaucoup sont voisins entre eux, la même chose arrive à peu près. La dignité de chef est la plupart du temps héréditaire, mais elle s'acquiert rarement de façon

pacifique. Le prince est très honoré, mais il doit partager son pouvoir avec ses guerriers. Chez les nègres, aussi, il y a des jugements et des procès. Dans le nord, où les Maures ont propagé l'islamisme, les coutumes sont plus douces. Les nègres avec lesquels les Anglais entrèrent en contact étaient eux aussi mahométans.

Cette mentalité des Africains implique qu'ils sont au plus haut degré exposés à subir l'influence du fanatisme. Le pouvoir de l'esprit est si faible chez eux, et si intense pourtant l'esprit en lui-même, qu'une seule idée qui s'impose à eux est suffisante pour les pousser à ne rien respecter et à tout détruire. On les voit vivre longtemps de la façon la plus tranquille et la plus d'bonnaire, mais cette douceur est capable de se transformer, à l'improviste, en fureur. Si peu de choses méritent en elles mêmes du respect à leurs yeux, que l'idée qui s'empare d'eux devient leur seul mobile et les pousse à tout détruire. Toute idée jetée parmi des nègres est saisie et réalisée avec toute l'énergie de la volonté. Mais, dans le même temps, au cours de cette réalisation, tout est détruit. Ces peuples sont longtemps tranquilles, mais d'un moment à l'autre ils entrent en fermentation et sortent alors complètement d'eux-mêmes. La destruction, qui est la conséquence de ce mouvement violent, a sa raison d'être en ce que ce n'est pas un contenu idéal, une pensée, qui provoque ces impulsions, mais un fanatisme plus physique que spirituel. Nous voyons ainsi, souvent, des populations se précipiter avec une fureur singulière sur la côte et tout massacrer, sans autre raison que la fureur et la folie, avec un courage qui est le propre des seuls fanatiques. Dans ces États, toute résolution a un caractère fanatique, d'un fanatisme supérieur à tout ce qu'on peut imaginer. Un voyageur anglais (7) raconte que, lorsque chez les Ashanti une guerre est décidée, elle est précédée par des cérémonies solennelles : entre autres, les ossements de la mère du roi doivent être lavés avec du sang humain. Comme prélude à la guerre, le roi ordonne un assaut

contre sa propre capitale, comme pour exciter sa propre fureur. Un peuple qui avait refusé de payer le tribut devant être puni par une guerre, le roi envoya ce message au résident anglais Hutchinson (8) : « Chrétien, sois sur tes gardes, et veille sur ta famille. Le messenger de la mort a mis l'épée au clair et il frappera les têtes de nombreux Ashanti. Quand le tambour battra, ce sera le signal de la mort pour beaucoup. Viens auprès du roi, si tu peux, et ne crains rien pour toi. » Le tambour battit ; les guerriers du roi, armés de courtes épées, sortirent pour se livrer au massacre et un carnage terrible commença. Tous ceux que les nègres furieux rencontraient sur leur chemin étaient percés de coups. Cette fois, cependant, il n'y eut pas beaucoup de victimes, car le peuple avait eu vent de la chose et pris ses précautions. En de telles occasions, le roi fait tuer tous ceux qui lui sont suspects, et cette action assume alors le caractère d'une fonction sacrée. La même chose se produit dans les funérailles : tout a le caractère de la sortie hors de soi-même, de l'être hors de soi-même. Les esclaves du défunt sont abattus, la tête, dit-on, appartient au fétiche, le corps aux parents qui le dévorent ensuite. Au Dahomey, quand le roi meurt, une émeute éclate dans tout son palais, qui est immense. Tout le mobilier est détruit, et un massacre général se produit. Les épouses du souverain (qui sont, comme on l'a dit, 3333), se préparent à la mort. Elles en admettent la nécessité, se parent pour l'occasion et se font tuer par leurs esclaves. Tout lien social, dans la cité et dans le royaume, est rompu. Partout se produisent des meurtres et des vols, et les vengeances privées se donnent libre cours. Dans une occasion semblable, cinq cents femmes furent tuées au palais en six minutes. Les hauts fonctionnaires se hâtent de proclamer le nouveau souverain le plus vite possible, pour mettre fin aux débordements et aux carnages.

Le cas le plus épouvantable (9) est celui d'une femme qui, dans l'intérieur du Congo, règne sur les Dschaks. Convertie au Christianisme, elle retomba



dans l'idolâtrie, puis se convertit de nouveau. Elle vivait de façon très dissolue, en lutte contre sa mère qu'elle chassa du trône, et elle fonda un État féminin qui se fit connaître par ses conquêtes. Elle répudia publiquement tout amour pour sa mère et pour son fils. Elle broya ce dernier, qui était un petit enfant, dans un mortier, devant l'assemblée, se barbouilla de son sang, et ordonna que fût toujours prête une provision de sang d'enfants broyés. Ses lois étaient terribles. Elle fit chasser ou assassiner les hommes, et toutes les femmes devaient tuer leurs enfants mâles. Les femmes enceintes devaient quitter le campement et accoucher en secret. A la tête de ces femmes, elle exécuta les plus épouvantables dévastations. Comme des furies, elles détruisaient tout dans le voisinage, se nourrissaient de chair humaine, et ne cultivant pas la terre, elles n'avaient que le pillage comme moyen de subsistance. Plus tard, il fut permis aux femmes de prendre pour époux les prisonniers de guerre qu'elles faisaient esclaves, et même de leur donner la liberté. Il en fut ainsi de nombreuses années. Il est du reste caractéristique du type de vie africain que les femmes participent à la guerre. Dans l'Ashanti et au Dahomey, il existe un corps de femmes avec lequel le roi accomplit des expéditions militaires. Au Dahomey — celui qui le voudrait pourrait y voir une réalisation partielle de la république platonicienne — les enfants n'appartiennent pas à leur famille, mais reçoivent une éducation publique, et peu après leur naissance ils sont répartis dans les différents villages. Une grande multitude entoure le roi : celui qui veut se marier doit déposer devant le palais quelques thalers et obtient ainsi une femme. Chacun doit prendre celle qui lui est assignée, qu'elle soit jeune ou vieille. Les épouses des rois guident les candidats à l'état conjugal, elles leur donnent d'abord une mère, qu'ils doivent accepter, puis ils doivent revenir une autre fois pour avoir une femme.

Il résulte de tous ces différents traits que ce qui détermine le caractère des nègres est l'absence de

frein. Leur condition n'est susceptible d'aucun développement, d'aucune éducation. Tels nous les voyons aujourd'hui, tels ils ont toujours été. Dans l'immense énergie de l'arbitraire naturel qui les domine, le moment moral n'a aucun pouvoir précis. Celui qui veut connaître les manifestations épouvantables de la nature humaine peut les trouver en Afrique. Les plus anciens renseignements que nous ayons sur cette partie du monde disent la même chose. Elle n'a donc pas, à proprement parler, une histoire. Là-dessus, nous laissons l'Afrique pour n'en plus faire mention par la suite. Car elle ne fait pas partie du monde historique, elle ne montre ni mouvement, ni développement et ce qui s'y est passé, c'est-à-dire au Nord, relève du monde asiatique et européen. Carthage fut là un élément important et passager. Mais elle appartient à l'Asie en tant que colonie phénicienne. L'Égypte sera examinée au passage de l'esprit humain de l'Est à l'Ouest, mais elle ne relève pas de l'esprit africain ; ce que nous comprenons en somme sous le nom d'Afrique, c'est un monde anhistorique non-développé, entièrement prisonnier de l'esprit naturel et dont la place se trouve encore au seuil de l'histoire universelle.

#### b) L'Asie

Maintenant, après avoir écarté l'Afrique, nous commençons à nous trouver dans le vrai théâtre de l'histoire. Chez le nègre, la volonté naturelle singulière n'est pas encore née, et pourtant c'est seulement de cette négation que dérive la conscience de l'être en soi et pour soi. Cette conscience s'entr'ouvre dans le monde oriental. Il y a là une force qui existe en soi et pour soi, et l'homme lui-même n'est encore et pour soi que dans la mesure où il est en rapport avec cette réalité substantielle universelle. Ce rapport avec un pouvoir substantiel détermine entre les individus une liaison réciproque. C'est ainsi qu'est apparu en Asie le moment éthique de la conscience de l'État. L'Asie est,